

Jean CANAVAGGIO, *Les Espagnes de Mérimée*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2016, 392 p.

Il convient de saluer l'événement que représente pour les mériméistes, les dix-neuviémistes, les hispanistes et les amoureux de littérature en général, la récente parution du magnifique ouvrage de Jean Canavaggio, *Les Espagnes de Mérimée*, aussi somptueux dans sa présentation que passionnant dans sa conception et son propos. C'est manifestement là le fruit d'un travail extraordinaire et de longues et patientes recherches, le fruit aussi d'une remarquable collaboration entre la muséographie et la recherche universitaire au plus haut niveau. *Les Espagnes de Mérimée*, de fait, ne relèvent pas de la pure érudition, mais soulèvent aussi des questions d'ordre ethnologique : elles interrogent profondément dès avant 1830 les identités espagnole, française, européenne, judéo-chrétienne peut-être même..., scrutant une époque où les grandes questions de la modernité occidentale commençaient à se poser douloureusement.

À n'en point douter, l'ouvrage constituera désormais pour le chercheur et le mériméiste une sorte de Bible, du moins de base de données essentielle, tant la synthèse effectuée par

Jean Canavaggio est scrupuleuse, rigoureuse, exhaustive. Tout ou presque est dit sur Mérimée en Espagne, ou Mérimée et l'Espagne : l'auteur a pris soin de consulter, évaluer, authentifier, archiver, classer et commenter absolument tout ce que Mérimée a pu écrire, lire, voir sur l'Espagne, ou tout ce qu'il a pu rencontrer, découvrir, apprécier, connaître, manger, boire ou encore éprouver en Espagne. Faut-il rappeler ici que Jean Canavaggio est un des plus éminents spécialistes et biographes de Cervantès en France comme au-delà des Pyrénées, et qu'il est actuellement membre correspondant de la *Real Academia de la Historia* de Madrid : peut-être cette analogie avec Mérimée est-elle pour quelque chose dans le choix de ce nouveau domaine de recherche, à moins que ce ne soit la passion de Mérimée pour Cervantès, notamment *Don Quichotte*, qui ait motivé cette étude en forme d'hommage. Le fait est que Mérimée est plus qu'un fervent lecteur de cette œuvre incomparable, il entre dans une sorte de fraternité avec son auteur : sa préface posthume au *Quichotte* peut être considérée en effet comme une sorte de testament spirituel dans la mesure où « elle trahit une émotion discrète mais poignante », celle d'un homme qui, évoquant les derniers moments de Cervantès, « sait que lui-même n'a plus que quelques semaines à vivre » (p. 215). De fait, Mérimée, s'il tient compte des ouvrages parus sur la question depuis sa première notice de 1826, des avancées de la « recherche », s'il a le souci de l'exactitude, n'en commet pas moins bon nombre d'erreurs ou d'approximations : on voit à cela qu'il n'est pas strictement universitaire dans son approche, qu'il n'est pas uniquement soucieux de vérité mais aussi de vérité. Il cherche à comprendre pourquoi il a définitivement succombé au charme du *Quichotte* (plus que de *La Galatée*, des nouvelles ou du théâtre), à ce style d'une si grande « gaieté », « noblesse » (ce sont les termes qu'il utilise) et truculence.

Mérimée, nous dit Canavaggio, a le souci également, « en désaccord avec l'interprétation romantique » (p. 212), de délivrer Cervantès d'un certain nombre d'idées préconçues à son sujet ou de systèmes esthétiques tendant à le neutraliser ou le défigurer : avec Juan Valera, il réfute l'« exégèse ésotérique » de *Don Quichotte*

par Benjumea, il réprovoque aussi l'interprétation hugolienne qui fait du *Quichotte* une « critique des romans de chevalerie ». Elle en est selon lui non « le but, mais l'occasion » ; l'œuvre doit être envisagée plutôt comme une fête de l'esprit, comme une parodie aussi des imitations serviles du roman chevaleresque...

On dispose donc alors d'un merveilleux outil pour saisir de manière synoptique la portée et l'étendue de l'hispanophilie mériméenne, de même que nous pouvons mieux comprendre quelle révélation a été pour lui le voyage de 1830, et quelle puissante et durable fascination a exercée sur lui la culture ibérique. L'Espagne est manifestement la « terre faite à son âme », pour reprendre la célèbre formule de Camus. J. Canavaggio, dès lors qu'il évoque un nouveau document, fournit toutes les clefs permettant de le situer au sein de ce corpus « espagnol ». L'identification méticuleuse des documents s'accompagne aussi de résumés, parfois longs, des nouvelles – dont la présence ici ne se justifiait peut-être pas et qui, du coup, donnent l'impression d'un travail de vulgarisation. L'analyse de *Carmen* par exemple (p. 103), qui prend en quelque sorte au pied de la lettre le tragique de la nouvelle (nouvelle en réalité très ironique et cultivant un pathétique délibéré), laisse un peu le mériméiste sur sa faim ; de même, dire que Mérimée a créé là un « mythe universel » (p. 105) semble un peu aventureux : le mythe procède sans doute pour l'essentiel de l'opéra de Bizet et non de ce que Mérimée nommait lui-même à Tourguéniev ses « squelettes » de récit. Il est intéressant de voir d'ailleurs comment *Carmen* est représentée en 1890 dans une gravure anonyme (en robe blanche et visage poupin ! p. 102) et comment l'histoire de *Carmen* précisément n'a cessé d'alimenter, de diverses manières, l'imaginaire romantique et postromantique de la bohème.

C'est par l'iconographie que l'ouvrage se distingue d'abord : d'une extrême richesse et variété, elle accompagne plus qu'agréablement le lecteur tout au long d'une promenade intellectuelle qui donne une idée très précise de l'amour que Mérimée portait à cette terre (même si « on lui gâtait [finalement] son Espagne »). Certains portraits de Mérimée sont connus, d'autres moins, on a tiré le meilleur parti possible de

l'album Delessert comportant divers dessins et gouaches de Mérimée, les tableaux qui viennent illustrer ou appuyer le propos sont excellemment choisis, soit qu'il s'agisse de tableaux vus par Mérimée, soit qu'ils représentent tel ou tel de ses contemporains, ou tel paysage de l'époque contemplé par ce voyageur impénitent.

L'ouvrage est construit de manière très judicieuse : on suit chronologiquement le parcours de Mérimée, tout au long de ses séjours successifs en Espagne, de même qu'on le voit écrire continûment sur l'Espagne, sous des formes variées. La présentation est habile dans la mesure où le découpage relève de critères à la fois diachroniques et épistémologiques : il s'avère que Mérimée a régulièrement changé de type d'approche, modifié son mode d'investigation du monde espagnol, au fil de ses voyages et préoccupations propres. Ainsi faisons-nous connaissance avec « Mérimée mystificateur », « Mérimée voyageur », « Mérimée romancier » (et nouvelliste), « Mérimée historien », « Mérimée recenseur » et « Mérimée épistolier ». Il y a certes parfois, inévitablement, des recoupements : ainsi la partie qui analyse la vision de l'Espagne dans la correspondance excède nécessairement le cadre chronologique auquel on voudrait la limiter, mais ce sont là brouilleries que l'on aurait mauvaise grâce de reprocher à un travail par ailleurs des plus *éclairants*.

Les 29 fiches qui complètent l'ouvrage, regroupées sous la rubrique « Galerie espagnole », sont remarquablement documentées et proposent à nouveau de petites synthèses sur une série d'aspects plus particuliers : l'Andalousie, le carlisme, les taureaux, les Basques..., autant de mises au point qui s'apparentent à un petit dictionnaire amoureux de l'Espagne de Mérimée. On pourra regretter cependant que certaines fiches soient réutilisées, sinon insérées telles quelles par paragraphes dans le corps de l'étude qui précède, produisant un effet de redite un peu gênant à la lecture. Ainsi la citation sur la canaille « intelligente, spirituelle, remplie d'imagination » est réutilisée au moins trois fois (p. 54, p. 173 et p. 313), ou encore la fiche sur les taureaux est largement réinvestie dans la 6^e partie du livre, la conséquente note 14 p. 362 étant reproduite intégralement p. 179. Le reproche est vain néanmoins si l'on considère que le livre

est avant tout un *outil* multifonctionnel – et quel outil ! – mis à la disposition des chercheurs.

Les parties les plus riches et innovantes sont peut-être « Mérimée recenseur », ainsi que « Mérimée épistolier » où, sélectionnant dans la *Correspondance Générale* les passages les plus appropriés, Jean Canavaggio nous permet de voir s'esquisser une « philosophie politique » de Mérimée : celui-ci en réalité est souvent un témoin perplexe et désabusé des événements qui agitent l'Espagne à partir de 1850. Il ne se pose jamais en théoricien dogmatique mais plutôt en observateur cherchant à saisir le sens de phénomènes qui lui échappent encore. D'une manière générale, la lecture du livre de J. Canavaggio fait bien apparaître la conviction chez Mérimée que l'Espagne est gagnée comme la France par « *la gente de frac* » c'est-à-dire une idéologie progressiste et égalitariste qui mine l'édifice social et menace d'emporter le pays vers la Révolution, la guerre et le chaos. Sa préférence va souvent pour un « despotisme éclairé » (voir lettre à Mme de Montijo du 9 janvier 1867).

Qu'on nous permette pour finir quelques suggestions : ne peut-on penser, à propos des *Âmes du Purgatoire*, que Mérimée avait vu le tableau du Gréco intitulé *Le Songe de Philippe II*, qui se trouvait à l'Escorial et que Philippe II avait commandé au peintre en hommage à la victoire de Lépante sur les Turcs ? On y trouve force visions épouvantables d'âmes damnées et rien n'interdit de penser que Mérimée, après tout, a pu voir ce tableau lors de son premier séjour à Madrid en 1830 ou au moment du retour d'Andalousie par Tolède, le monastère n'étant éloigné de Madrid que d'une cinquantaine de kilomètres...

On mentionne les fameuses stalles de Burgos (p. 156) où Mérimée dit avoir vu « des choses assez drôles » : il s'agit à n'en point douter des deux angelots *meando* (peut-être dans un bénitier) qui ne pouvaient que le réjouir, évidemment... *Le Théâtre de Clara Gazul* se ressent des influences du vaudeville, ou des recueils de *romances* etc. (p. 32) : pourquoi ne pas souligner l'importance à cet égard du mélodrame, encore en vogue à l'époque et que Mérimée parodie également (dans *Les Espagnols en Danemark* par exemple) ? Deux études, l'une parue dans *HB*, l'autre, plus récente, dans les

Cahiers Mérimée ont montré également toute la dimension *frénétique* de ce théâtre échevelé... À propos de *Carmen* toujours, on suit souvent, pour ce qui est des sources, les éditeurs de l'édition de La Pléiade : des travaux plus récents ont montré cependant que Mérimée n'avait pas seulement consulté le livre de Borrow pour les mœurs des gitans, mais très probablement aussi *l'Histoire des Bohémiens ou Tableau des Mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*, de Heinrich Moritz Gottlieb Grellmann traduit de l'allemand en 1810, de même que *l'Essai sur les Gitanos* (paru en 1827 dans les *Nouvelles Annales des voyages*) de son ami Jaubert de Passa, rencontré en 1834...

La bibliographie de l'ouvrage est très précise et impeccablement établie. L'auteur a sélectionné les meilleures études d'hier et d'aujourd'hui, et en a tiré tout le parti possible (*Relire les Lettres d'Espagne*, de François Géal – on suppose que c'est à lui que s'adressent les remerciements dans la préface, et non à Pierre Géal – par exemple, analyse en tout point remarquable), mais on ne peut s'empêcher de se demander toutefois pourquoi ni la revue *HB*, ni les travaux de Clarisse Réquena notamment ne sont jamais mentionnés : on peut le regretter tant il est vrai que l'article de Clarisse Réquena sur les gitans par exemple (*HB*, n° 19, 2015) apporte des éléments inédits sur la question. Mais ce sont là vaines chicanes et questions de pure érudition : il nous faut redire que ce livre est une somme indispensable et un événement notable. Un petit chef-d'œuvre d'histoire littéraire, même.

Thierry Ozwald